

Zeitschrift:	Revue Militaire Suisse
Herausgeber:	Association de la Revue Militaire Suisse
Band:	85 (1940)
Heft:	3
Artikel:	Les cours de répétition d'hiver de la brigade de montagne 11 [fin]
Autor:	Erb, Fritz
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-348326

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le cours de répétition d'hiver de la brigade de montagne 11¹

(20 février au 13 mars 1939)

A LA LENK (SIMMENTAL)

ET DANS LA RÉGION DU WILDHORN (OBERLAND BERNOIS).

(Suite et fin.)

2. L'INSTRUCTION.

a) L'instruction militaire commença par l'examen individuel, comme dans un C.R. régulier. Durant le C.R., on fit de l'école de soldat chaque fois que l'occasion s'en présenta, notamment par section et par compagnie. Les ports d'armes et les mouvements s'exécutaient avec vigueur ; le degré d'instruction militaire de chaque homme, comme celui de toute la compagnie, était bon.

Des tirs au mousqueton, à 300 m., et au F.M., à 300 m., eurent lieu conformément aux prescriptions. Les résultats obtenus peuvent être jugés satisfaisants. Sur 213 hommes qui firent le tir d'essai, 14 ne sortirent pas la première fois et 2 seulement la seconde. Au troisième tour, ces deux derniers obtinrent les résultats requis. Au premier exercice, la moyenne obtenue fut de 3,26 points avec 99,3% touchés. 11 hommes remplirent les conditions prévues pour l'obtention du cordon de bon tireur, 9 pour l'insigne de bon tireur et 26 pour la mention honorable. Ne sont pas compris dans ces chiffres : les 17 hommes qui possédaient déjà soit le cordon, soit l'insigne de bon tireur et qui avaient rempli les conditions une seconde fois.

¹ Traduction d'un article paru dans le numéro de janvier 1940 du *Journal Militaire Suisse*. (Voir la *Revue Militaire Suisse* de février 1940).

Le tir au F.M. à 30 m. eut lieu sur une petite cible, ce qui le rendit instructif et intéressant.

b) L'instruction du service en campagne commença, le deuxième jour du C.R., par une marche de sûreté au Bettelberg. Elle porta ensuite avant tout sur des exercices de combat individuels ou par groupe, et notamment sur la défense. Dès le deuxième jour, de longues marches à ski, avec un paquetage assez lourd, durent être effectuées pour atteindre le principal secteur d'exercices sis sur les terrasses alpestres (Bettelberg, Mülkerblatten, Hasleberg), la vallée d'Iffigen et la région du Wildhorn. Ces marches étaient toujours combinées avec des tâches tactiques, telles que : exploration, sûreté de la marche, reconnaissance de chemins. La troupe acquit un haut degré d'entraînement à la marche. Ainsi, dès le troisième jour de la première semaine du C.R. déjà, le matin comme l'après-midi, les participants du cours firent l'ascension des Mülkerblatten avec équipement complet, ce qui fait une différence de niveau d'environ 1900 m., sans qu'apparaissent chez eux des traces de grande fatigue. La deuxième semaine débuta par une très grande marche. A 0500, précédée d'une patrouille de pointe et avec équipement complet, toute la compagnie partit pour l'Iffigenalp, où elle se forma en un détachement de porteurs qui transporta une toise de bois complète à la cabane du Wildhorn. De là, le gros de la cp. monta encore jusqu'au Kirchli, et une partie même jusqu'au sommet du Wildhorn. Le même jour, toute la compagnie redescendit à La Lenk et rejoignit les cantonnements à 1700. Total du trajet : distance horizontale, 45 km ; différence de niveau 2200 m., tant pour la montée que pour la descente.

Par un exercice de barrage d'une durée de 24 heures, comprenant l'occupation des cols du Trüttlisberg, du Stüblenen et du Rothorn, des postes d'observation sur le Lauenenhorn, le sommet du Stüblenen et le Rothorn, l'exécution de tout le service de liaison et de la relève des détachements de barrage avant le lever du jour, le ravitaillement en subsistance et en bois, la compagnie s'était

préparée à l'exercice qu'elle devait effectuer durant plusieurs jours en haute montagne, dans le secteur Wildhorn-Wildstrubel. Elle se livra en outre à la construction et à l'occupation d'une position défensive sur la crête reliant les Mülkerblatten au col du Leiterli et à une démonstration sous la forme d'un coup de main. Le gros de la compagnie assistait à l'opération. L'exercice, qui avait pour but de barrer les voies d'accès de la vallée de La Lenk au col du Trüttlisberg, fut également instructif pour les chefs subalternes. Le succès d'une reconnaissance et d'un coup de main effectués contre les défenseurs par une section dont les hommes portaient des habits blancs démontre la difficulté de barrer et de défendre un front étendu où la configuration du terrain restreint la visibilité.

A la fin de la deuxième semaine du C.R., la compagnie fut alarmée à 0150. La marche au Bettelberg et au Leiterli, l'arrivée de nuit et l'occupation des positions préparées la veille réussirent fort bien. L'ennemi n'avait rien vu.

De cette façon, les préliminaires en vue d'un exercice de plusieurs jours en haute montagne pouvaient être considérés comme achevés. Cet exercice débuta par l'occupation des cabanes du Wildhorn et du Wildstrubel, le 5.3.39, par deux détachements d'un effectif total de 40 hommes.

Le dimanche soir déjà, le détachement Wildstrubel surtout eut à lutter contre de grosses difficultés dans la région des cabanes du Wildstrubel, alors que ses hommes, malgré leur très lourd paquetage et les fortes chutes de neige qui durèrent tout l'après-midi, avaient réussi à atteindre le Firstligrat. Les deux détachements arrivèrent à leurs cantonnements le soir du 5.3 et placèrent des sentinelles, conformément aux ordres reçus. Le 6.3, par un temps peu froid, humide et orageux, ils continuèrent leurs tâches : barrage de différents cols menant en Valais et construction de postes d'observation sur le Wildhorn et le Rohrbachstein. Le détachement Wildhorn réussit à exécuter cette tâche, tandis que celui du Wildstrubel dut se contenter de barrer le Sattel, au sud du Weisshorn

(2948,4 m.) et de faire une patrouille de reconnaissance au Rohrbachstein (2950,4 m.). La patrouille de liaison envoyée au col du Rawil par le Schneidejoch dut rebrousser chemin devant le danger d'avalanches sans avoir pu atteindre son but.

Le 6.3, le gros de la compagnie était prêt à partir à 0730 pour se rendre à l'Iffigenalp et à la cabane du Wildhorn, et participer à l'exercice commencé. Jusqu'à 1000, la pluie n'ayant cessé de tomber dans la vallée, le départ dut être remis à plus tard. Le temps s'étant éclairci, le gros de la compagnie se mit en marche pour l'Iffigenalp à 1130. Ce gros, formé d'une section de commandement, d'une section de combat, d'un détachement de liaison et d'une colonne de porteurs, atteignit la cabane du Wildhorn le même soir. La liaison fut établie avec le détachement Wildhorn, et, comme les hommes, complètement mouillés, qui occupaient les positions sur les arêtes et les sommets (3000 à 3264 m. d'altitude) gelaient, ordre fut donné, par mesure de précaution, d'interrompre l'exercice et de rentrer à la cabane du Wildhorn. Peu après minuit, tout le détachement Wildhorn était de retour à cette cabane, mais non sans avoir éprouvé de sérieuses difficultés. Le chef et les hommes du poste d'observation du sommet du Wildhorn avaient particulièrement souffert. L'habillement s'était révélé absolument insuffisant pour permettre d'exécuter comme il convenait, par un si mauvais temps, les ordres qui avaient été donnés. Quoique le temps se fût sensiblement amélioré le 6.3, on dut surseoir à la continuation de l'exercice, c'est-à-dire à la réoccupation des positions des crêtes et du sommet du Wildhorn ; il fallait d'abord sécher les uniformes qui avaient été complètement trempés la veille. Une colonne de porteurs, composée d'officiers, sous-officiers et soldats volontaires et commandée par le capitaine Lerf, descendit, à 1600, de la cabane du Wildhorn au lac d'Iffigen, pour se porter à la rencontre de la colonne de porteurs II, partie de l'Iffigenalp, pour l'alléger de ses fardeaux et pour transporter la subsistance

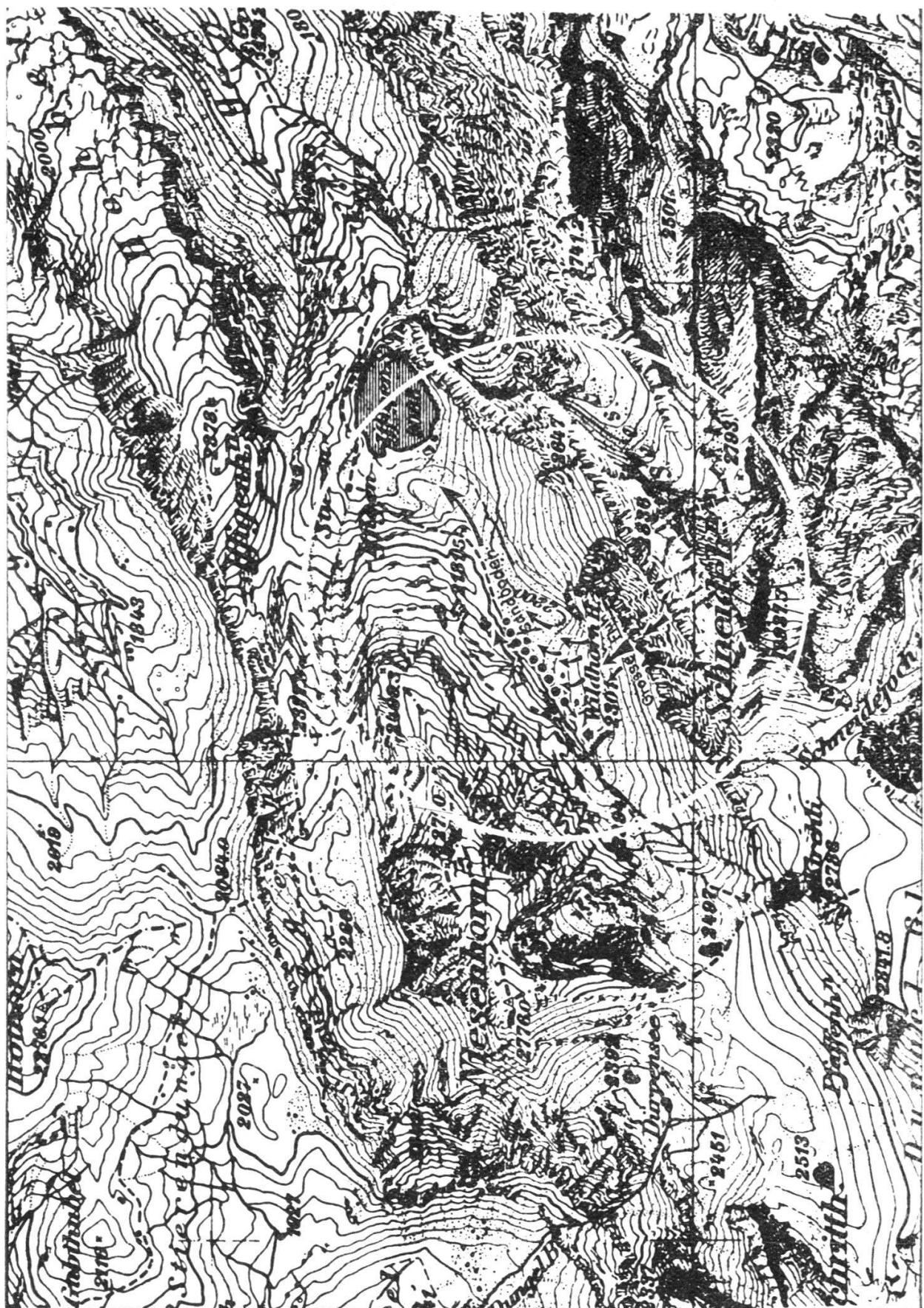
du jour à la cabane du Wildhorn. Avant d'atteindre celle-ci, peu avant 1900, cette colonne fut prise dans une grosse avalanche poudreuse qui causa la mort de 3 officiers et de 1 sous-officier. L'exercice fut arrêté, mais le gros de la compagnie, qui était resté bloqué dans la cabane du Wildhorn, ne put rentrer à La Lenk que le 11.3, tandis que le détachement Wildstrubel, qui se trouvait, lui aussi, bloqué, décida, le 10.3, de descendre à la cabane du Wildstrubel en passant par la crête du Firstli, et, après un petit incident, arriva heureusement à l'Iffigenalp et à La Lenk.

Bien que l'exercice de barrage en haute montagne, prévu pour plusieurs jours, n'eût pu, par suite du mauvais temps et de l'accident causé par l'avalanche, être exécuté conformément au programme, il n'en fut pas moins très instructif pour les cadres et la troupe. Jamais, peut-être, une troupe n'a fait, en temps de paix, de service en haute montagne dans des conditions si difficiles. En tout cas, on put se rendre compte que, par le beau temps, une compagnie connaissant assez bien la technique de la montagne et composée d'hommes choisis, ne rencontrera absolument aucune difficulté à effectuer des marches fatigantes et des exercices de campagne. En été comme en hiver, le temps est le seul facteur déterminant pour la réussite de pareils exercices en haute montagne. Il peut enrayer toute l'activité militaire et même devenir, pour la troupe, une source de gros dangers. Les exercices effectués au C.R. d'hiver par une compagnie de la brigade de montagne 11, ne l'ont que trop prouvé.

* * *

Qu'il me soit permis de faire encore quelques remarques au sujet de l'*instruction tactique*.

Il est très difficile d'effectuer des exercices de combat sur un terrain couvert de neige. On ne peut pas assez exiger que l'homme applique les principes de l'instruction relative au combat individuel, telles que l'observation, la sûreté, l'utilisation rationnelle du terrain, faute de quoi



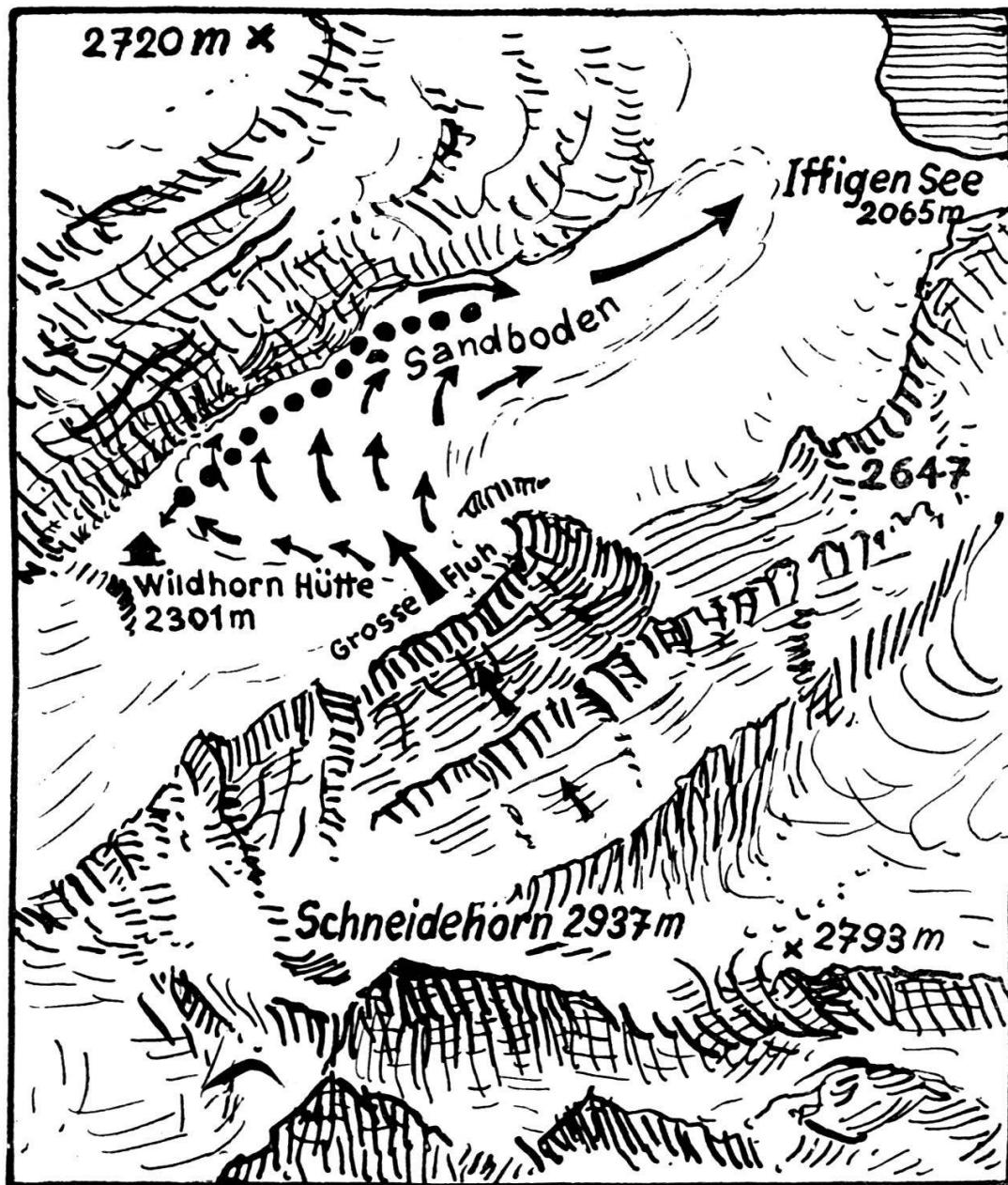
Région de la cabane du Wildhorn.

(Publié avec l'autorisation du Service topographique fédéral.)

il risque de se faire une image complètement erronée de la situation. Chaque mouvement, voire la plus petite action, réclame beaucoup de temps, et chaque exercice doit être préparé à fond si l'on ne veut pas qu'il porte la marque de l'invraisemblance. Il faut bien se dire que par temps clair et beau, lorsqu'il y a du soleil, que le vent ne souffle pas et que la neige est poudreuse, des actions offensives, de même que tout mouvement qui peut être observé par l'ennemi, sont pour ainsi dire impossibles. *La nuit et le mauvais temps sont les facteurs favorables pour les entreprises en haute montagne.*

En haute montagne, quand le terrain est couvert de neige, l'exploration, de même que la défense, se heurtent aussi à de grosses difficultés. Il faut surtout veiller à ce que par exemple, lors de la construction de positions quelconques, la neige amoncelée devant les tranchées ne trahisse pas l'existence de celles-ci à une grande distance. Par temps clair, alors que la visibilité est parfaite, on peut reconnaître, à des kilomètres, l'existence de travaux de fortification. Les défenseurs éprouvent aussi de sérieuses difficultés à amener les armes dans les positions, surtout les mitrailleuses et probablement aussi les lance-mines. Ce sont là des détails dont l'étude et l'examen devront être poursuivis au prochain C.R. d'hiver ; il en est de même de la construction de positions dans la neige, qui est vraiment un art et qui exige de tout chef subalterne et de chaque homme de vastes connaissances tactiques et l'habitude du terrain et de la neige. A ce point de vue, il est aussi nécessaire que les officiers appelés à suivre un C.R. d'hiver voient beaucoup d'intérêt et de compréhension aux questions de l'instruction tactique. Il ne suffit donc pas d'être bon skieur et bon grimpeur.

c) *L'instruction d'hiver et du ski en montagne* n'a pas été négligée durant le C.R. de la Br. mont. 11. Conformément aux prescriptions pour les cours de répétition d'hiver du 28.8.36, l'école de ski proprement dite ne fut exercée dans une mesure très restreinte que par des hommes de la



Point de départ, direction et développement de l'avalanche poudreuse du 7 mars 1939.

L'avalanche partit de la crête du Schneidehorn. Elle ne se transforma en avalanche poudreuse qu'au moment où la masse de neige fraîche se précipita sur les grands rochers à l'est de la cabane du Wildhorn. Contrairement à ce qu'on a prétendu, la neige n'a pas dévalé les pentes. Seules la pression de l'air et la tornade de neige poudreuse causèrent la mort de nos quatre camarades. Les masses de neige humide que le vent projetait sur le plateau ensevelirent les hommes de telle façon que l'un d'eux, dont une seule jambe était prise, ne put se libérer qu'avec l'aide de ses camarades.

landwehr qui ne possédaient pas suffisamment la technique du ski. L'entraînement à ski et l'endurance physique furent mis à l'épreuve dès le premier mardi par une longue marche. Sur un parcours de plus de 5 km., il s'agit d'effectuer une montée de 300 m., puis une descente difficile de 400 m. La plupart des participants subirent cette épreuve avec succès. L'élite surpassa nettement la landwehr. Ainsi, sur 100 appointés et soldats les mieux classés, il n'y avait que 4 landwehriens, qui, à quelques exceptions près, occupaient toutes les dernières places. Quant aux officiers et sous-officiers, leur classement fut quelque peu meilleur. On put constater une fois de plus combien il importe que le soldat appelé à faire du service en haute montagne soit un bon grimpeur, un solide porteur et un parfait connaisseur de la technique du *stemm*. Ce n'est qu'exceptionnellement, sans charge, par temps clair et sur un terrain ouvert et où la visibilité est bonne, que le skieur peut faire de la vitesse. Celui qui, en toute occasion, sait se servir habilement du *stemm*, du *dérapage latéral*, du *christiania* et du *télémark*, peut opérer les *changements de direction* nécessaires et *freiner* suffisamment. Au point de vue technique, une bonne *position de départ* ne doit pas faire défaut au skieur militaire.

Durant les rares jours de beau temps, de nombreux exercices tactiques, et, malheureusement aussi, l'accident causé par l'avalanche, offrirent de nombreuses occasions de développer *l'instruction technique en montagne*. Le programme embrassait ainsi à peu près tout le domaine de cette partie de l'instruction militaire : appréciation de l'état de la neige, étude des traces, des pistes, des transports par cacolet, par traîneaux ou luges montées sur skis.

Comme au C.R. d'hiver 1937, on fit de nouveaux essais quant au *mode de transporter de lourdes charges*. On constata derechef que le transport à l'aide de luges n'est recommandable et rationnel que s'il existe des chemins battus et pas trop raides. Les transports doivent être effectués par les hommes seuls lorsque la neige est profonde et lourde, qu'il n'y a pas de piste et que le terrain est entrecoupé.

De même, en ce qui concerne les *cantonnements primitifs sous forme de bivouac*, ainsi que la *préparation des aliments en plein air*, de très nombreux exercices pratiques eurent lieu, qui permirent de faire à nouveau de précieuses expériences. C'est ici le moment de souligner la *valeur de la pelle à neige*. En montagne, seuls le soldat et l'officier munis de cet outil peuvent vivre et combattre pendant l'hiver. C'est ainsi que toute activité relative à la lutte pour l'existence en haute montagne — lutte aussi sévère et importante que celle contre l'ennemi — dépend de l'emploi de la pelle à neige et non pas seulement lorsqu'il s'agit de dégager un homme enseveli sous la neige.

On n'attacha pas moins de prix à l'*instruction du service sanitaire en montagne*, rendue encore partiellement nécessaire par l'accident du 7.3, dans le voisinage de la cabane du Wildhorn. Il serait désirable qu'un plus grand nombre de soldats sanitaires fussent commandés à ces C.R. d'hiver.

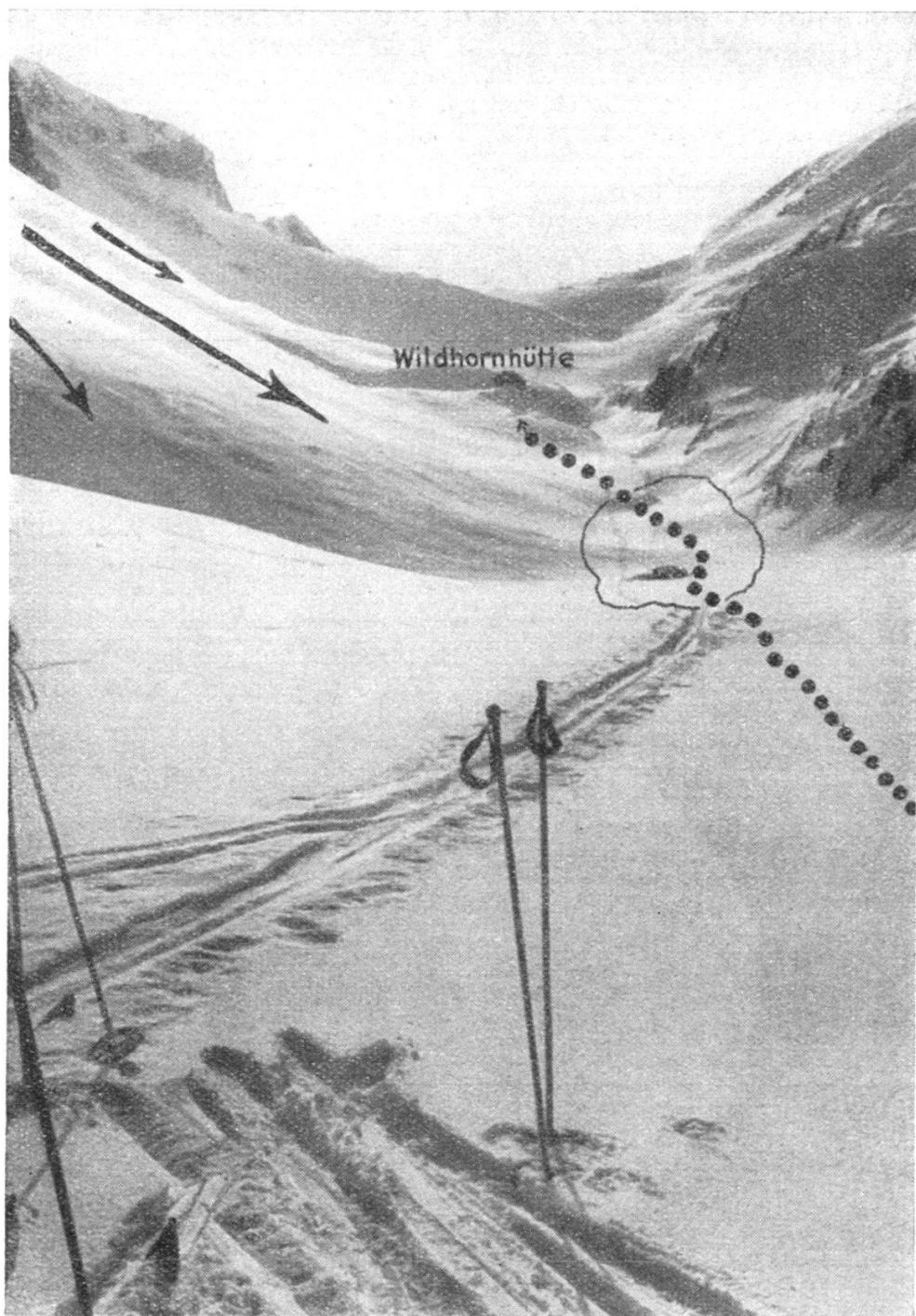
Le côté purement technique de l'instruction ne fut pas non plus négligé. En effet, dès le premier jour, pour ainsi dire, des patrouilles spéciales d'officiers firent des reconnaissances dans toute la région des Préalpes et des hautes Alpes et escaladèrent nombre de sommets, de crêtes et de cols. Citons, en particulier, l'ascension réitérée et difficile de la crête du Firstli. En été, elle n'offre pas de sérieuses difficultés, mais exige en hiver un entraînement de solide grimpeur et beaucoup d'expérience technique. C'est à dessein que le commandant du cours fit effectuer une partie des exercices dans un terrain assez difficile, car c'était le seul moyen d'atteindre le but de l'instruction : former un certain nombre d'officiers, sous-officiers et soldats capables d'exécuter les tâches imposées avant tout aux troupes de montagne, soit en été soit en hiver.

L'avalanche du 7 mars.

L'avalanche du 7.3.39, que nous relaterons brièvement ici, fut un événement extraordinaire. Ce jour-là, les exercices du détachement Wildhorn, interrompus le soir du

6.3, ne purent être repris, car les officiers, sous-officiers et soldats avaient leurs habits complètement mouillés. On ne pouvait donc pas songer, sans courir le risque d'exposer dangereusement la santé des hommes, à cause de la violente tempête qui sévissait et du froid qui régnait probablement sur la crête, à réoccuper les positions. Le 7.3, on essaya donc, par tous les moyens, de sécher les tuniques, les vareuses, les chandails, les sous-vêtements, les vêtements pour la neige et les tentes, ce qui n'était pas chose facile à la cabane du Wildhorn.

L'après-midi, après un nettoyage des armes et un contrôle du matériel, on forma une colonne de porteurs, composée de volontaires et placée sous les ordres du cap. Lerf. Elle avait pour tâche de se porter jusqu'au lac d'Iffigen, à la rencontre de la colonne de porteurs II, conduite par le lt. Lüthy, et de l'alléger de ses fardeaux. La colonne du cap. Lerf quitta la cabane du Wildhorn à 1600. Il neigeait faiblement. A 1730, alors qu'on ne l'apercevait pas encore marchant vers la cabane du Wildhorn, le commandant du cours forma une patrouille qui se lança à la rencontre de la colonne Lerf. En plus du commandant du cours, faisaient partie de la patrouille les plt. Deuschle et Schmutz, ainsi que le cpl. Hiltbrand. Entre-temps, la neige se mit à tomber plus abondamment, mais les conditions ne laissaient nullement entrevoir une issue fatale. Le plt. Deuschle et le cpl. Hiltbrand étaient arrivés de l'Iffigenalp dans le courant de l'après-midi, afin de reconnaître le chemin à suivre par la section de mitrailleurs qui se trouvait encore sur cette alpe. Peu avant 1800, le groupe du commandant du cours quitta la cabane du Wildstrubel et rencontra au lac d'Iffigen la colonne de porteurs conduite par le cap. Lerf. Le plt. Deuschle et le cpl. Hiltbrand s'annoncèrent partant pour redescendre à l'Iffigenalp. A peine s'étaient-ils éloignés de quelques mètres que le commandant du cours remarqua qu'une petite avalanche, ayant la forme d'un faible torrent de neige, se détachait des rochers de la Seeschneide et se dirigeait vers



*L'accident causé par l'avalanche du 7 mars 1939
près de la cabane du Wildhorn.*

Cette vue montre la région étendue du Sandboden et du terrain légèrement incliné dans la direction de la cabane du Wildhorn. Le pointillé indique le chemin parcouru par la colonne de porteurs qui ne suivit pas la voie ordinaire obliquant sous les pentes marquées par des flèches, mais

se tint du côté protégé du Sandboden et du Niesenhorn. Toute la région comprise entre le point figuré sur la partie inférieure de la photographie et la cabane du Wildhorn fut atteinte par l'avalanche. Le centre se trouvait aux abords du grand bloc de rochers. Au Sandboden, où se trouvait la colonne, la neige qui était refoulée du Niesenhorn, s'élevait en tourbillons. Puis la bourrasque, se jetant dans la direction du premier plan de la photographie, dévia vers le lac d'Iffigen. La distance entre les bâtons et la cabane du Wildhorn est d'environ 1000 m. L'avalanche poudreuse se développa sur les pentes du Schneidehorn. Après la chute de l'avalanche, le bloc de rocher qui se trouve au centre de la photo émergeait autant qu'avant. Le terrain n'avait pas changé d'aspect. La neige déposée par l'avalanche sur le Sandboden n'avait qu'une profondeur moyenne de 50 à 100 cm.

le lac d'Iffigen, mais sans atteindre jusque-là. C'est pourquoi le commandant du cours donna l'ordre au plt. Deuschle et au cpl. Hiltbrand de remonter à la cabane du Wildhorn, au lieu de descendre à l'Iffigenalp par le dangereux vallon du lac. Le plt. Deuschle déclara ne pas connaître le bon chemin franchissant les Eggen. Lui-même et le cpl. Hiltbrand reçurent l'ordre de se mettre à la tête de la colonne et d'aider à faire des traces. Au préalable, ils devaient encore ajuster des peaux à leurs skis. Entre-temps, le crépuscule était venu et la visibilité faiblissait. La tempête soufflait avec plus de violence que l'après-midi. Dans la montée, la colonne de porteurs, conduite par le commandant du cours et qui avançait en toute hâte, appuya fortement à droite vers les pentes protégées du Niesenhorn et, assez étirée, elle atteignit le Sandboden en aval de la cabane du Wildhorn. Avant d'attaquer la dernière montée, relativement raide, quelques porteurs échangèrent leur charge. Le commandant du cours, avec la tête de la colonne, n'était plus qu'à quelque cent pas de la cabane du Wildhorn, lorsqu'à 1850, une nouvelle avalanche se précipita du Schneidehorn, se brisa sur la dernière paroi de rochers et continua sa course sous la forme d'une formidable avalanche poudreuse. Entre la chute des masses de neige sous la paroi de rochers et le moment où l'avalanche poudreuse atteignit la colonne, longue de 250 à 300 m., et la balaya, il se passa tout au plus 3 à 4 secondes.

La largeur de l'avalanche était de 400 à 500 m. au moins.

Elle occupa, dans toute sa largeur, le terrain situé entre la cabane et l'extrémité nord du Sandboden, et, repoussée par les pentes du Niesenhorn, se dirigea, à angle droit, vers le nord, dans la direction du lac d'Iffigen. Sur 12 officiers, 6 sous-officiers et 5 soldats, qui étaient en marche vers la cabane, 4 ne furent pas ensevelis : ils avaient été emportés ; 19, en revanche, furent plus ou moins recouverts par la neige. Au moment de la catastrophe, il était impossible de se rendre compte du nombre d'hommes qui se trouvaient complètement ou partiellement ensevelis. A l'aide des pelles à neige dont la colonne était munie, les travaux de dégagement furent entrepris immédiatement après la chute de l'avalanche — le tout n'avait duré que quelque 10 secondes.

Au moment où se produisit l'avalanche, le plt. Zimmermann, qui était devant la cabane, avait entendu l'appel du commandant du cours et de certains hommes. Il donna tout de suite l'alarme. Quelques minutes après, les premières équipes de sauvetage, munies de pelles à neige et d'outils de sondage, arrivaient déjà sur place. Au nombre des 19 hommes qui avaient été ensevelis, dont certains furent projetés jusqu'à 100 m. de distance par la pression de l'air, 15 purent être dégagés en peu de temps, car il ne s'agissait que d'une mince couche de neige chassée par le vent. 25 minutes après, le lt. Geissbühler fut retrouvé par des sondages et retiré de la neige ; après 30 minutes, il en fut de même du sergent Moser, et, 1 heure et demie plus tard, du lt. Mohler, qui gisait derrière un bloc de rocher sous une couche de neige de 150 cm. Durant des heures, tous les efforts furent faits pour ramener ces hommes à la vie. En vain.

Le plt. Deuschle ne put être retrouvé. Personne ne savait exactement quelle place il occupait au moment de la catastrophe. Dans sa hâte de rejoindre la tête de la colonne, il avait successivement dépassé tous les porteurs. De nouvelles avalanches descendaient constamment du Schneidehorn et gênaient considérablement les équipes de

sauvetage. De plus, la tempête se faisait toujours plus violente et tout espoir de retrouver, vivant, le plt. Deuschle dut être abandonné. Par mesure de précaution, on arrêta les recherches à 2130 et l'ordre fut donné de se retirer dans la cabane. Le plt. Heuberger, médecin du cours, dirigea, jusqu'à 0100, les essais pour rappeler à la vie les trois victimes. Ce fut en vain. Les cadavres furent mis en bière. Une tempête des plus violentes, comme on en voit rarement dans les montagnes, empêcha la troupe, les jours suivants, de redescendre dans la vallée.

Le détachement Wildstrubel, formé de 14 hommes, au nombre desquels se trouvait le fameux alpiniste Weckerdt, de Zurich, n'osait rien entreprendre, bien qu'il ignorât complètement les tristes événements qui venaient de se produire aux abords de la cabane du Wildhorn. Après de fortes chutes de neige, la tempête cessa dans la journée du 10.3. Vers le soir, avec une patrouille, le commandant du cours examina l'état de la neige et fixa la ligne de retraite pour la compagnie. Le 11.3., à 0800, celle-ci se mit en route pour la vallée d'Iffigen. Les 3 camarades défunt et le lt. Aellig, grièvement blessé, furent également descendus. Une patrouille, qui avait, sans succès, effectué des recherches pour retrouver le matériel perdu au sommet du Wildhorn, rentra vers midi à la cabane du Wildhorn, puis descendit également à La Lenk.

Le 13.3, un détachement de sauvetage, composé de volontaires, réussit, à la suite de sondages épuisants qui durèrent près de trois heures, à retrouver le corps du plt. Deuschle. Celui-ci était recouvert de quelque 100 cm. de neige. La couche de neige produite par l'avalanche n'était en général que d'environ 60 à 70 cm. Le lt. Geissbühler et le sergent Moser se trouvaient à peu près à la même profondeur. Pour toutes les victimes, la mort fut causée, sans doute, par un étouffement presque instantané. Soulevée et projetée par un vent d'une extrême violence, la neige poudreuse pénétra dans leurs organes respiratoires et détermina la mort par étouffement. Les victimes ne portaient aucune

trace de blessures externes et rien n'indiquait qu'elles avaient dû lutter contre la mort.

On peut s'estimer heureux que, vu l'ampleur et la violence de l'avalanche, on n'ait pas eu à déplorer un plus grand nombre de tués et que celui des hommes grièvement blessés soit demeuré assez limité, d'autant que la plupart d'entre eux avaient été emportés par la pression de l'air et que les cacolets aux lourdes charges et les skis leur avaient été arrachés. Le lt. Aellig, qui marchait en queue de la colonne, est le seul qui ait été durement éprouvé. Une grave déchirure des muscles dut être finalement traitée par voie d'opération. Depuis lors, le lt. Aellig a accompli sept semaines de service actif et commandé un poste important et difficile.

Quelques indications encore sur l'avalanche même : le 7 mars, les conditions atmosphériques n'étaient pas du tout mauvaises dans la région de la cabane du Wildhorn. Alors que la température oscillait autour de zéro, il neigea fort peu jusque vers le soir. Des skieurs civils, accompagnés d'un guide du pays, quittèrent la cabane du Wildstrubel au cours de la journée, et, arrivés à l'Iffigenalp, firent savoir que la descente avait eu lieu dans d'excellentes conditions et qu'il n'existaient aucun danger d'avalanches. En effet, on n'en vit et on n'en entendit aucune pendant toute la journée. On pensait que la neige, qui se mit à tomber plus abondamment après 1600, formerait, avec le fond humide, une masse compacte. On s'attendait déjà, pour le mercredi, à un temps plus propice.

Pour des raisons sur lesquelles le doute ne se dissipera peut-être jamais, vers 1800 probablement, le vent changea brusquement sur les hauteurs et la température tomba. Il se forma, apparemment, sur la crête du Schneidehorn, une couche de neige en surplomb qui fut emportée par le vent. Peut-être aussi, un chamois a-t-il été la cause de la formation de l'avalanche de neige fraîche qui, à 1850, se précipita, sur un vaste plan, de l'arête reliant le sommet du Schneidehorn et le point 2836 pour se jeter ensuite,

par-dessus les rochers, sur la large pente peu inclinée, au sud et sud-est de la cabane du Wildhorn. C'est à ce moment-là, sans doute, que la masse de neige sèche se transforma en avalanche poudreuse. Elle prit simultanément une très grande extension latérale. A une vitesse qui peut être assez exactement évaluée à 300 ou 350 km. à l'heure, les tourbillons foncèrent avec fureur dans la direction du Sandboden et balayèrent les porteurs. Aucun homme ne put résister à ce choc terrible, mais tous ne furent pas renversés ou soulevés comme feuilles mortes. Il se peut aussi que le choc ne portât pas également sur toute la colonne. Immédiatement après la première poussée, une deuxième suivit, accompagnée de tourbillons de neige poudreuse, sans que, dans l'intervalle, la secousse eût perdu de son intensité. Les hommes qui avaient été jetés à terre ou qui ne s'étaient pas instinctivement protégés de la neige à l'aide de leurs mains, étaient perdus. Ce n'est qu'au cours de la troisième phase qu'une grande masse de neige poudreuse et humide, projetée par la pression du vent, terrassa la colonne.

Il se peut aussi que cette masse de neige ait été aspirée de la pente et rejetée au sol. J'ai pu constater et observer avec certitude que la grande masse de neige qui recouvrit totalement ou partiellement la plupart des hommes *n'a pas déferlé ou glissé le long de la pente, mais qu'elle a été transportée par le vent et qu'elle s'est répandue sur nous avec une grande violence*. Du point de vue mécanique et physique, il est absolument impossible qu'une masse de neige puisse progresser à une telle vitesse sur une pente relativement douce et presque plate à sa base. Cette pente mesure quelque 500 m. de longueur et sa déclivité, dans sa partie inférieure, est de 10 à 25 degrés au maximum. En outre, au moment de l'avalanche, la plus grande partie de la colonne se trouvait encore sur le plateau du « Sandboden ». L'officier qui, après avoir été emporté par l'avalanche, a déclaré qu'il s'agissait d'un « glissement » et qu'il avait dû exécuter des mouvements oscillatoires dans la

coulée de neige, a dû se tromper. Ceux qui n'ont pas perdu la tête au cours de l'accident pourront certifier que l'exposé ci-dessus est exact.

Le meilleur moyen de se protéger était de s'accroupir immédiatement, de tourner le dos à l'avalanche et de se couvrir le visage, surtout la bouche et le nez. L'accident fut si rapide qu'il ne laissa pas aux hommes le temps de se ressaisir ou de se protéger.

Un groupe encordé du détachement Wildstrubel fut également victime d'un accident qui eût pu facilement avoir de plus graves conséquences. Ce groupe de tête traversait, un peu imprudemment, une pente assez raide et recouverte d'une profonde couche de neige dans la partie inférieure de l'arête du Firstli. La cordée qui suivait fut brusquement surprise par une masse de neige qui venait de se détacher, et entraînée sur une distance de 150 m. Le fusilier Seiler, qui occupait le centre de la cordée, put se retenir à un petit roc et empêcher ainsi la chute au dernier moment. La forte secousse causa à deux hommes de douloureuses contusions et des déchirures de muscles. Mais l'un et l'autre devaient guérir promptement.

4. MATÉRIEL, HABILLEMENT ET ÉQUIPEMENT SPÉCIAL DE MONTAGNE.

Ce rapport ne porte que sur les objets et les questions qui revêtent une importance particulière pour le perfectionnement de l'équipement de montagne.

a) *Equipement du skieur.*

Tous les officiers, sous-officiers et soldats devaient se présenter au C. R. d'hiver avec leur équipement privé, c'est-à-dire avec leurs bâtons et leurs peaux compris. Treize hommes n'avaient pu se procurer des peaux, faute des ressources nécessaires. Des peaux pour ces treize hommes furent louées à un prix avantageux dans un magasin d'articles de sport à La Lenk.

A la mobilisation, pour les officiers et sous-officiers, au cours de cadres, l'équipement fut soumis à une inspection minutieuse et estimé. En général, il était d'excellente qualité. La plupart des participants possédaient des skis en hickory, munis d'arêtes de métal et de fixations diagonales modernes, presque toutes de marques Alpina 4 étoiles ou Kandahar. Durant le cours de répétition, on put constater qu'il fallait donner la préférence aux skis munis d'arêtes de métal et de fixations diagonales. Le skieur portant un fardeau, notamment un F.M., une mitrailleuse, un affût, du fil de fer barbelé, du matériel technique, un autocuiseur, etc., se fatiguera beaucoup moins et fera moins de chutes si ses skis sont munis de fixation diagonale au lieu d'une fixation ordinaire qui glisse facilement. Les skis employés pendant ce cours, à lame dite « Sahy », n'ont pas donné de bons résultats. Comparé au ski muni de peaux, le ski « Sahy » adhère trop peu, surtout pour un homme fortement chargé. Or, en règle générale, le soldat skieur porte toujours de lourdes charges en haute montagne. Il se peut que le ski « Sahy » suffise pour des courses touristiques.

Les skis pliables « modèle Schraner » auraient pu rendre service en mainte occasion, mais ils sont beaucoup trop lourds et peu commodes. Le ski pliable devrait précisément être léger et pas trop long. Il est parfois nécessaire d'équiper certaines patrouilles et petits détachements avec des skis pliables. Mais comme il importe de réduire le plus possible le poids de la charge, les défauts mentionnés dans ce rapport devraient être pris en considération lors de la fabrication de grandes quantités de skis pliables pour l'armée.

En ce qui concerne la question de savoir s'il faut donner la préférence aux peaux qui se fixent au moyen d'attaches ou aux peaux collantes, je me permets de faire ici une proposition qui se fonde sur de sérieuses expériences. Elle doit être donnée à la peau collante, quoique son usage présente un peu plus de difficultés et réclame une certaine

routine. Ses avantages n'ont pas laissé de se révéler lors de l'accident causé par l'avalanche. Le skieur usant de peaux collantes peut descendre assez vite et même effectuer des virages sans courir le danger de faire des chutes aussi périlleuses qu'avec les autres peaux.

Le « fart adhérent » suffit dans nombre de cas, par exemple pour de petites patrouilles et à condition que l'homme ne soit pas trop lourdement chargé, de même que pour les faibles montées. Pour tirer des luges, l'homme doit munir ses skis de peaux afin d'éviter les glissades.

20 paires de skis « Splitkein » ont donné d'excellents résultats. Certains officiers, sous-officiers et soldats de la section de commandement, de même que le détachement de liaison, composé des participants de la cp. tg. mont. 11 et des téléphonistes d'artillerie furent munis de skis « Splitkein » qui étaient tous pourvus d'arêtes bleues. La section de commandement et le détachement de liaison avaient justement à accomplir un service très dur. On fit usage de ces skis par toutes sortes de neige. Aucun ne fut cassé ni endommagé, bien que, très souvent, les téléphonistes dussent porter des charges de 30 à 50 kg. Les skis « Splitkein » sont très élastiques, légers, résistants, et se prêtent donc fort bien aux épreuves les plus dures.

b) *Cacolet et sac de montagne.*

Nous n'avons fait que de bonnes expériences avec le cacolet système « Gothard ». Il est pratique. D'un faible poids mort, il est très avantageux. Le cacolet « Gothard » est de beaucoup supérieur au modèle ordinaire. Les sacs de montagne des officiers sont peu commodes parce qu'ils sont mal faits, trop petits et malgré tout trop lourds. Nombre de selliers en confectionnent aujourd'hui de beaucoup plus pratiques. Il serait souhaitable d'étudier les meilleurs modèles et d'en choisir un comme *sac d'ordonnance*. Au reste, le sac de peau n'est pas si incommoder qu'on le prétend. Bien paqueté, ce qui est important, il peut être utilisé par les skieurs militaires en montagne.

Il appuie bien, son poids mort est faible, mais il a l'inconvénient d'avoir des bretelles trop minces. Il serait facile de l'améliorer sans grands frais.

c) *Pelles à neige, cordes et outils de sondage.*

On a déjà souvent souligné, verbalement ou par écrit, les avantages extraordinaires de la pelle à neige comme partie de l'équipement. Conformément aux expériences faites durant le C. R. d'hiver 1937, tout le détachement de la Br. mont. 11 était pourvu de ces pelles. Du commandant du cours jusqu'au dernier homme de la compagnie, chacun portait la pelle à neige pendant les marches et les exercices en campagne, soit dans le sac de montagne, soit sur le sac militaire, soit sur le cacolet ou bien encore attaché au ceinturon. Il n'est pas d'activité où la pelle à neige ne trouve son utilité. Par temps de neige, dans les Préalpes et en haute montagne, il s'agit avant tout de lutter contre les éléments naturels. Aussi cet outil rend-il d'inappréciables services lorsqu'il s'agit de creuser un trou dans la neige pour y préparer les aliments ou s'y protéger contre le vent, faire des pistes ; surtout pendant le combat et lors des accidents causés par les avalanches. En peu de temps et sans avoir reçu d'instructions spéciales, l'homme est à même de creuser un trou, d'aménager un appui pour son fusil ou un emplacement pour une arme automatique, faire un fossé pour y ramper ou construire un abri dans la neige (« igloo »). Quand le temps est mauvais, qu'il fait froid, qu'il vente ou qu'il neige, on ne saurait, sans cet instrument, barrer un passage, occuper un point ou installer un poste d'observation. Quelques brèves explications et un peu d'exercice donnent en quelques jours au combattant en montagne une habileté étonnante à se servir de cet objet d'équipement léger et pratique, ce qui augmente considérablement la résistance de la troupe et sa valeur au combat.

Il ressort d'ailleurs assez clairement de notre rapport sur la catastrophe du 7.3 que, grâce au fait que tous les

officiers, sous-officiers et soldats de la colonne de porteurs étaient pourvus de la pelle à neige, un plus grand désastre et la perte d'autres vies humaines purent très vraisemblablement être évités. En effet, aussitôt après la chute de l'avalanche, les hommes qui n'avaient pas été ensevelis purent immédiatement entreprendre les travaux de sauvetage et libérer en quelques minutes plusieurs de leurs camarades luttant contre la mort par étouffement. Toutes les équipes de sauveteurs qui arrivèrent en hâte de la cabane du Wildhorn étaient munies de leurs pelles. Ainsi fut-il possible, en très peu de temps, de dégager une douzaine d'hommes à moitié ou entièrement recouverts de neige, ce qui augmenta d'autant le nombre des soldats valides. Comme il fallait s'attendre à de nouvelles avalanches poudreuses, chaque seconde était précieuse. Une nouvelle avalanche n'aurait sans doute pas épargné ceux qui se trouvaient ensevelis dans la neige jusqu'au ventre ou à la poitrine. S'il ne s'était pas agi de la forme d'avalanche la plus redoutable, c'est-à-dire d'une avalanche poudreuse, excessivement volumineuse et rapide, qui tue sur le coup, il eût été possible, selon toutes probabilités, de rappeler à la vie le lt. Geissbühler et le sgt. Moser, car ils n'étaient pas restés longtemps sous la neige et le service de sauvetage fonctionnait à merveille. Il en aurait sans doute été de même du lt. Mohler. S'il est assez rare que des troupes soient surprises par de semblables avalanches, on ne pourra cependant pas éviter qu'en temps de guerre des patrouilles, des relèves, des colonnes de porteurs, etc., soient atteintes par des avalanches et que des hommes disparaissent. Comme la vie de chaque combattant est infiniment précieuse, l'accident de la cabane du Wildhorn et d'autres cas encore devraient être examinés à la lumière des expériences faites durant la guerre mondiale. Cela nous amènerait sans doute à doter notre armée d'un plus grand nombre de pelles à neige. Nous estimons que, pour les troupes de montagne appelées à accomplir du service en hiver en haute montagne, la moitié des effectifs au moins devrait être pourvue

de cet outil. L'équipement des troupes de plaine ne doit pas être négligé pour autant. (Un grand stock de pelles, système « Iselin », a été acheté au cours de l'été.)

Il importe aussi que les troupes de montagne soient munies d'un nombre suffisant d'outils de sondage et de cordes. Mais une amélioration de ces outils s'impose. Les perches sont un peu trop épaisses, les tarauds trop rapprochés. Dès que la neige est devenue dure, il est assez difficile de la perfore. De plus, les parties inférieures des sondes qui s'emboîtent les unes dans les autres se perdent facilement, parce qu'il n'est pas possible de les visser assez fortement.

La corde devrait avoir 5 à 10 m. de plus. En principe, l'espace entre les hommes encordés devrait correspondre à peu près à la longueur de la corde. En cas de danger, les espaces de 20 m. sont insuffisants pour une patrouille. 40 m. et plus seraient préférables.

d) *Tentes, vêtements de protection contre le vent, « anoraks », et sacs de couchage.*

La fermeture de la tente n'est pas pratique. Dès qu'il neige, qu'il vente et qu'il fait froid, il arrive même que des tentes usagées ne peuvent plus être boutonnées ou déboutonnées.

Mais les tentes neuves sont encore pires ; leurs boutonières sont si raides et si petites qu'il est presque impossible de joindre deux éléments de tente. Les tentes actuelles ne donnent pas encore entière satisfaction en montagne. L'étoffe devrait être plus légère et plus souple, et la fermeture plus commode. Dans l'armée allemande, il semble qu'on ait fait d'excellentes expériences avec la fermeture à boutons-pression.

Les « anoraks », surtout ceux qui portent la marque « Protector », nous ont rendu de grands services. Nous en avons toujours équipé les patrouilles, les équipes de barrage, les postes d'observation et les sentinelles. Quand le vent est sec et froid, lorsqu'il neige et que la température est

basse, il est absolument nécessaire que nos troupes de montagne soient pourvues de vêtements de couleur blanche, qui les protège contre le vent. L'homme qui est exposé à un vent violent perd rapidement sa force de résistance et sa valeur au combat. Alors que les troupes du front, les patrouilles, les détachements de barrage et les hommes des postes d'observation sont bien protégés par leurs « anoraks » contre les rafales et les bourrasques de neige, tel n'est pas le cas de la troupe qui doit marcher et travailler sous la pluie et la neige. Nous avons senti à quel point un vêtement imperméable nous faisait défaut. Nos uniformes, surtout les tuniques des officiers, mais aussi les vareuses des sous-officiers et des hommes, ne résistaient pas suffisamment à la pluie et à l'humidité. En haute montagne, le soldat mouillé jusqu'aux os est vite démoralisé. Fort des expériences faites durant ce C. R. d'hiver, j'estime qu'il est urgent de se préoccuper de l'habillement des troupes de montagne et de trouver la solution qui convient. Il ne faut pas oublier qu'en été, dans les Préalpes et les hautes Alpes, le temps peut être aussi mauvais qu'en hiver et qu'en cette même saison, à une altitude de 3000 à 4000 m., il fait souvent beau et chaud, sans un souffle de vent. La lutte contre le vent, le froid et l'humidité peut, dans certaines circonstances, être plus âpre que celle qui vous met aux prises avec l'ennemi. C'est en assurant la résistance physique de la troupe de montagne qu'on augmentera sa valeur combative.

Divers modèles de *sacs de couchage* ont été essayés. Ceux qui sont munis d'une fermeture-éclair n'ont pas donné satisfaction. En revanche, on a fort apprécié deux sacs en peau de renne, semblables à ceux dont on se sert pour les expéditions polaires, qui avaient été prêtés par des civils. Mais, étant donné leur prix élevé et leur volume, ils ne pourraient guère être retenus pour l'armée, ou du moins seulement en nombre restreint. Si l'on n'arrive pas à construire des tentes pratiques et commodes (doubles tentes), il conviendrait de se procurer des sacs de couchage

pour les patrouilles d'officiers. L'étoffe de ces sacs devrait être solide, indéchirable, imperméable et feutrée, afin de protéger les hommes contre le vent.

e) *Appareils de cuisson et emploi du combustible Meta.*

Les nombreux essais que nous avons faits avec les appareils de cuisson à Meta nous ont prouvé leurs qualités remarquables. Les patrouilles, les détachements de barrage et les hommes occupant des postes d'observation dans les positions en haute montagne se servaient tous des appareils de cuisson à Meta et les ont vivement appréciés. Ces appareils ne présentèrent nul inconvénient et leurs très nombreux avantages devraient inciter à généraliser l'emploi du combustible Meta dans l'armée, notamment dans les troupes de montagne (couverture frontière). Le Meta est léger, occupe peu de place, développe une très grande chaleur et se consume sans dégager aucune fumée. Il est d'une importance capitale que les hommes d'une patrouille en haute montagne, par exemple une patrouille de chasse opérant en avant des lignes, qui ne peut compter que sur elle-même, n'est pas ravitaillée et n'a pas de cantonnement fixe pendant des jours, puissent se préparer des boissons et des aliments chauds. L'emploi du bois ne le permet pas, ou très difficilement. Qu'on se représente les quantités de bois que devrait emporter une patrouille qui aurait une mission difficile, qui devrait progresser très en avant, à la rencontre de l'ennemi, dans la région des hauts sommets. L'alcool à brûler ne rend pas les mêmes services, nous l'avons maintes fois constaté. Le Meta est un produit suisse extrêmement utile aux troupes de montagne.

f) *Habillement : tunique d'essai, bonnet de police, guêtres, bandes molletières.*

Une partie des hommes portait des tuniques d'essai à col rabattu. Elles donnèrent de bons résultats. Il en fut de même d'un bonnet de police à visière, qui avait également été remis aux hommes à titre d'essai. Nous nous voyons

constraint de revenir sur les défauts du pantalon du fantassin. Les guêtres n'empêchent pas la neige de pénétrer dans les chaussures. La coupe de ce pantalon n'est pas favorable au port de bandes molletières.

Presque tous les officiers portaient le pantalon de skieur, long et assez large, muni de la fermeture brevetée Neiger. Celle-ci est pratique et très commode. Le pantalon des sous-officiers et des soldats devrait en être également pourvu.

g) *Chaussures, couvre-chaussures.*

Tous les officiers, sous-officiers et soldats entrèrent au C. R. d'hiver avec leurs skis et leurs souliers de montagne privés. Il n'est pas nécessaire de rappeler ici qu'en raison de sa forme assez lourde, le soulier de montagne d'ordonnance ne convient pas au skieur et qu'il présente en outre de nombreux défauts. Quelques officiers se firent confectionner, par un sellier, des couvre-chaussures en toile à voile pour se protéger de l'humidité et du froid. Ces couvre-chaussures ont donné toute satisfaction. Protégeant fort bien du froid, ils remplacent ceux qui sont doublés de fourrure et coûtent beaucoup plus cher. Il faudrait examiner s'il ne conviendrait pas de fournir à chaque compagnie un certain nombre de paires de couvre-chaussures destinés aux sentinelles et aux hommes des postes d'observation¹.

h) *Cartes, boussoles.*

La nouvelle carte de la Suisse, aux tons relief, qui avait été remise aux officiers, est un excellent moyen d'orientation. La carte au 1 : 50 000, encore généralement en usage, n'est pas suffisamment exacte dans toutes ses parties.

La boussole « Gemperle-Kern » et les boussoles suédoises rendirent de grands services.

¹ C'est ce qui a été fait depuis lors.

5. LE RAVITAILLEMENT.

Le capitaine quartier-maître Leuenberger, E. M. rgt. inf. mont. 17, comptable du cours, a, dans son rapport, exposé entre autres ce qui suit :

Pour le C. R. d'hiver, le C. C. G. avait accordé une ration de légumes supplémentaire de 70 centimes par homme et par jour, ce qui, en temps normal, eût tout juste suffi. Le ravitaillement diffère entièrement de celui qui se fait durant les cours de répétition. Dès que des exercices de campagne doivent avoir lieu en haute montagne, les hommes sont appelés à fournir de plus grands efforts, ce qui augmente d'autant la faim et la soif. Aussi la ration journalière doit-elle être complétée par des denrées alimentaires appropriées, telles que du lard maigre et du fromage, ainsi que du thé et de la soupe pour réchauffer les hommes quand le temps est humide et froid. Additionné de rhum ou de cognac, naturellement dans des proportions raisonnables, le thé était aussi fort goûté. On a également fait de bonnes expériences avec la distribution de fruits secs.

En vue des exercices pendant la troisième semaine, les détachements du Wildhorn et du Wildstrubel avaient été ravitaillés ainsi : les 40 hommes des patrouilles d'exploration, qui devaient se mettre en marche le 5.3, touchèrent trois rations journalières et une ration de réserve. Le gros de la cp., qui se rendait à l'Iffigenalp et à la cabane du Wildhorn le 6.3, reçut deux rations journalières et une ration de réserve. La ration journalière se composait de 1 ration de pain, 1 ration de viande (lard maigre et saucisson), 1 ration de soupe, 1 ration de fromage, 1 boîte de conserve pour le petit déjeuner, divers légumes secs. De plus, on distribua du thé, du sucre, du café, du chocolat, du lait condensé et des épices. Le poids d'une ration journalière est d'un peu plus d'un kilo. Dès le début de l'exercice, la cp. avait transporté une toise de bois à la cabane du Wildhorn.

Dans les positions situées sur les hauteurs, la cuisson se fit au Meta et à l'aide de cuiseurs « Primus ».

Le premier ravitaillement comprenant une ration journalière complète eut lieu le 7.3. La plus grande partie de ces provisions, pour autant qu'elles étaient destinées aux détachements cantonnés aux cabanes du Wildhorn et du Wildstrubel, disparut lors de l'accident causé par l'avalanche. Ces cabanes ne furent plus ravitaillées dans la suite, car la tourmente et le danger d'avalanches empêchaient toutes les communications. Les vivres suffirent cependant à peine. Le C. R. d'hiver de la Br. mont. 11 a montré clairement combien il importe, en haute montagne, de pourvoir abondamment de vivres les premières patrouilles et toutes les troupes qui les suivent.

La boîte d'ovomaltine destinée au petit déjeuner a été fort appréciée. Sa préparation est simple ; c'est un produit nutritif, qui convient à la troupe. Il importe toutefois de la préparer avec soin, ce à quoi non seulement les fourriers et les chefs de cuisine, mais tous les officiers et la troupe devraient être initiés.

6. QUESTIONS ACTUELLES.

Cette année, l'instruction d'hiver et du ski en montagne, conformément à l'ordre du général, s'exécute sur une base plus large dans les troupes de campagne et de montagne. Avec le temps, chaque unité devra disposer de patrouilles de bons skieurs. Il restera à examiner à fond, en liaison avec ces cours, la question de l'équipement d'hiver et de montagne. La commission instituée par le service de l'Etat-major général au début de 1938 en vue d'examiner le problème de l'équipement de montagne a effectué du bon travail sous la présidence du colonel Luchsinger, conseiller du D. M. F. en ce domaine. Elle a formulé et présenté ses propositions. Nombre de choses critiquées dans le présent rapport ont été déjà améliorées. D'autres vœux seront bientôt réalisés. Aujourd'hui, nous avons toute raison de

regarder l'avenir avec confiance. En effet, le Commandant en chef de l'armée, le Chef de l'instruction et le Département militaire s'efforcent, de concert avec le service technique, de combler les lacunes de l'instruction et de mettre fin aux défauts que présente l'équipement de nos troupes de montagne et de plaine pour le service d'hiver. L'accident causé par l'avalanche à la cabane du Wildhorn et l'intérêt que le pays entier témoigne maintenant au service en montagne, si difficile et si dangereux, ont eu pour conséquence qu'on se préoccupe beaucoup et partout de l'instruction et de l'équipement indispensable à notre armée pour effectuer son service en montagne et en hiver.

Lieutenant-colonel FRITZ ERB,

*Commandant le Bataillon
de fusiliers de montagne 36.*
